

Les nouvelles questions posées à la Science

Étienne Klein

Quelques-uns d'entre vous se disent certainement que la machine les libère. Elle les libère provisoirement, d'une manière, d'une seule, mais qui frappe leur imagination ; elle les libère, en quelque mesure, du temps ; elle leur fait «gagner du temps». C'est tout. Mais gagner du temps n'est pas toujours un avantage. Lorsqu'on va à l'échafaud, par exemple, il est préférable d'y aller à pied.

Georges Bernanos, *La Liberté, pour quoi faire ?*

Tous les observateurs s'accordent à dire que les relations entre la science et la société sont en pleine phase de reconfiguration. Par certains côtés, elles ressemblent de plus en plus à celle d'un vieux couple qui se défait: les débats restent passionnés, mais les rapports ne le sont plus. Cette évolution prend à l'occasion des allures de crise et s'accompagne d'un certain nombre de «symptômes» relativement faciles à identifier.

Le contexte général

En premier lieu, il semble que notre société soit saisie par une nouvelle passion: la peur comme figure jusqu'alors inédite du lien social. La science intervient à l'évidence dans cette peur, même si ce n'est que pour partie seulement. OGM, nucléaire, clonage, vache folle... on se demande si la science ne porterait pas la menace comme la nuée l'orage.

Pour apprécier la nouveauté et l'ampleur du phénomène, il suffit de mesurer la distance qui nous sépare des premiers temps démocratiques. Face au tremblement de terre qui dévasta Lisbonne en 1755 et fit plusieurs milliers de morts, la réaction des meilleurs esprits de l'époque fut empreinte de confiance. On se souvient, notamment, du poème de Voltaire¹ qui «utilisa» cette catastrophe pour démontrer, d'une part que «tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes», d'autre part qu'il est raisonnable d'espérer que tout ira mieux dans l'avenir. L'idée générale était que, grâce aux futurs progrès des sciences et des techniques, un tel cataclysme pourrait, à l'avenir, être évité: la géologie, les mathématiques et la physique permettraient de prévoir (et même de prévenir) les malheurs que la nature nous inflige. En bref, la science – plus exactement les sciences et leurs applications – allait nous sauver des tyrannies de la matière brute, en vertu du postulat suivant: l'accumulation des connaissances scientifiques ne peut qu'augmenter le nombre des réalisations techniques et industrielles, lesquelles ne peuvent que déboucher sur une amélioration générale de la condition humaine, voire sur le bonheur. Cette doctrine a fini par devenir une sorte de catéchisme, avec ses zélotes et ses théoriciens (de Descartes à Auguste Comte). L'idée de progrès, qui est une idée laïque, en vint ainsi à supplanter l'idée de Salut, qui est une idée religieuse, et à faire de l'avenir le refuge de l'espoir.

¹ «Philosophes trompés qui criaient “Tout est bien”:/Accourez, contemplez ces ruines affreuses,/Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,/Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés;/[...] Ditez-vous en voyant cet amas de victims:/Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leur crime!/Mais quelle faute, quel crime ont commis ces enfants?/[...] Tout est bien dites-vous, et tout est nécessaire./Quoi, l'univers entier, sans ce gouffre infernal,/Sans engloutir Lisbonne eût-il été plus mal?/[...] Un jour tout sera bien: voilà notre espérance./Tout est bien aujourd'hui: voilà l'illusion.»

Aujourd'hui, nouvel air du temps. D'abord, le futur inquiète: nous sommes assaillis par toutes sortes de craintes concernant l'avenir. Mieux, nous éprouvons un remords anticipateur à l'égard de ce qui pourrait s'y produire. Car nous sentons, de façon quasi instinctive, que notre maîtrise des choses est à la fois démesurée et incomplète: suffisante pour que nous ayons conscience de faire l'histoire, insuffisante pour que nous sachions quelle histoire nous sommes effectivement en train de faire. Qu'est-ce qui se construit? Qu'est-ce qui se détruit? Personne ne le sait vraiment.

Dans le même temps, alors même que la société moderne a accédé à un niveau de sécurité qui n'a pas son pareil dans l'histoire, elle se reconnaît volontiers comme «la société du risque». Tout y est perçu, analysé et pensé sous l'angle de la menace. Selon certains commentateurs, nous serions même entrés dans le «temps des catastrophes²». Une sorte de «ça-va-pétisme» diffuse influence en tout cas nos réactions collectives: à chaque fois qu'une innovation s'annonce, nous nous empressons de dresser la liste des dangers potentiels que cette innovation pourrait induire. L'acceptabilité des risques technologiques n'est plus jamais automatique, elle ne va plus de soi, d'autant que des questions éthiques radicalement neuves, et d'une complexité inédite, sont régulièrement posées par les avancées mêmes de la science.

L'image des scientifiques n'est pas sortie indemne de ces bouleversements. Elle superpose désormais les figures de Pasteur et de Frankenstein: les chercheurs se sentent tantôt admirés, tantôt craints, le plus souvent incompris; ils redoutent que l'homme du xxi^e siècle, qui a perdu la curiosité et le sens critique, qui appuie sur des boutons sans s'interroger sur les objets et la nature qui l'entourent, devienne perméable à toutes sortes de croyances véhiculées par des gourous. Quant au public, il se trouve ballotté, lui aussi, entre l'engouement et la méfiance: par certains côtés, la science l'effraie, mais sans que cela le dissuade de se ruer sur le dernier gadget gorgé de haute technologie que cette même science a rendu possible.

L'ambivalence de notre rapport au progrès

Ainsi en sommes-nous venus, au fil d'une insidieuse progression, à mettre en doute les idéaux qui, deux siècles plus tôt, nous semblaient fondateurs de la civilisation. S'agit-il d'un reniement coupable? C'est ce que croient les scientifiques. S'agit-il d'une passagère bouderie d'enfants gâtés? C'est ce que pensent ceux qui ne bénéficient pas de notre niveau de développement. S'agit-il d'un salutaire sursaut de lucidité? C'est ce que disent les écologistes, bien sûr, mais pas seulement eux: l'engouement pour la notion de développement durable n'est-il pas né du constat objectif que notre développement actuel n'est pas universalisable, car il n'est ni durable dans le temps, ni extrapolable dans l'espace?

En quelques décennies, la notion de progrès s'est donc problématisée. Alors même que la réalité des avancées accomplies en quelques siècles est indéniable, nous demandons au progrès de nous fournir des preuves de sa valeur ou de sa validité. Serions-nous devenus aveugles? Non, nous voyons bien que l'époque présente est à la production éclatante, aux innovations tous azimuts (qui vont bien au delà de ce qu'avaient pu rêver les utopistes du xix^e siècle), mais elle nous semble toujours emplie de carences. En particulier, contrairement à ce que nous avons espéré, la science n'a pas fait taire le malheur. Un sentiment de manque est donc là, qui persiste en corrodant notre humeur. Quelque chose semble même s'aggraver, mais nous ne savons pas quoi. Qu'est-ce à dire? Que l'idée de progrès se mourrait, là, sous nos yeux? Mais à cette seule éventualité, nous sommes pris de vertige et angoissés plus encore. Car nous ne sommes pas des *tarzans*: nous pourrions à la rigueur accepter – voire rêver – de retourner brutalement à la nature brute, mais à la condition expresse de pouvoir

² Voir, par exemple, le livre de Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*, Le Seuil, 2002.

emporter des vêtements en textiles synthétiques, une carte de crédit, un téléphone portable et un sac à dos d'antibiotiques.

Ainsi se montre le paradoxe de notre rapport au progrès: nous prétendons ne plus y croire, mais en réalité nous tenons encore à lui farouchement, même si ce n'est plus que de façon négative, c'est-à-dire à proportion de l'effroi que nous inspire l'idée qu'il puisse s'interrompre.

De nouvelles interrogations

Les scientifiques qui pratiquent l'art des conférences « grand public » savent qu'il existe tout un registre d'interrogations nouvelles qui agitent l'esprit de nos concitoyens. Des questions, souvent délicates, parfois embarrassantes, leur sont régulièrement posées. Après recensement et analyse, celles-ci peuvent être classées en un petit nombre de catégories: elles concernent notamment les liens entre *science et pouvoir*, entre *science et démocratie*, entre *science et développement*, entre *science et technique*, entre *science et vérité*, et enfin entre *science et universalité*. Évoquons-les brièvement et dans cet ordre. **Science et pouvoir.** – La science s'est fait complice de la guerre et de l'horreur, et il n'y a pas d'antinomie de principe entre science et oppression, ainsi que le xx^e siècle l'a tragiquement montré³. On interpelle donc le savant pour lui demander s'il n'existerait pas un lien quasi ontologique entre l'exercice des sciences et celui de la domination violente. Désirer comprendre le monde, vouloir écraser «l'autre», ces deux démarches ne procéderaient-elles pas d'un seul et même élan inconscient? La science a-t-elle d'ailleurs encore pour but principal de connaître le monde et de créer des concepts? Ne serait-elle pas plutôt devenue une vaste *techno-science*, dont l'activisme fébrile ne vise plus que la maîtrise, l'action, l'innovation, l'efficacité? L'Etat, qui la pilote pour une grande part, rêve-t-il encore d'autre chose que de brevets et de percées techno-logiques? À mots plus ou moins couverts, on en vient ainsi à reprocher aux technosciences contemporaines d'avoir trahi l'esprit originel (mythique?) de la science.

Science et démocratie. – Dans nos sociétés, dès qu'il est question de science ou de technologie, on sent poindre l'exigence d'une prise de responsabilité collective, même si ses modalités restent difficiles à entrevoir. Le citoyen s'interroge: qu'est-ce qui, de la science, me regarde? Qu'est-ce qui, dans la science, est discutable? Qu'est-ce qui, de la science, peut être transformé en «bien public»? Et surtout, par où passe la frontière entre ce qui relève de l'expertise savante, ce qui réclame une discussion générale et ce qui revient à la décision politique?

Si chacun de nous était capable de se faire un jugement éclairé sur les grands enjeux scientifiques et technologiques du moment, les réponses à ces questions surgiraient de façon limpide. Mais nous n'y sommes pas. Dès lors, que faire? Comment inciter ceux qui ne connaissent pas la science à vouloir la connaître? Comment convertir le *droit de savoir*, légitime mais gratuit, en termes d'effort, en *désir de connaître*? Et comment inciter les moins intéressés d'entre nous à se tourner vers les scientifiques pour les questionner: «Que faites-vous au juste? Que savez-vous exactement? En quoi ce que vous proposez est-il pertinent pour nous?» Réciproquement, comment obliger les experts à ne plus s'en tenir à leurs seules propres raisons et à écouter celles des autres? Et quelles procédures de décision inventer qui feraient de l'incertitude et des risques un fardeau partagé, et partagé équitablement?

En la matière, une avancée récente mérite d'être notée: l'idée selon laquelle le citoyen a désormais un rôle à jouer est de plus en plus largement admise. Toutefois, des conflits surgissent dès qu'il s'agit de tracer les contours de ce rôle. De nombreux scientifiques,

³ Tant en URSS qu'en Allemagne nazie, bien des disciplines scientifiques ont connu d'intenses développements, généreusement aidées et financées par des Etats parfaitement antidémocratiques.

désormais convaincus qu'ils doivent sortir de leur tour d'ivoire, pensent qu'il convient surtout d'associer le public à une vaste entreprise de communication: dans leur esprit, il s'agit seulement d'expliquer de façon claire ce qui ne l'est pas. Or le public, même s'il se sait profane, n'hésite plus à revendiquer d'autre rôle que celui d'auditeur. Il aspire à devenir tantôt contrôleur des décisions, tantôt colégislateur, car il a bien compris que ses jugements, à défaut d'être rationnels ou éclairés, sont en général raisonnables. Quant aux politiques, tous n'ont pas encore pris acte du fait que les questions scientifiques sont aujourd'hui au cœur du système: la politique, c'est certes la droite et la gauche, les affaires sociales et économiques, la famille et les retraites, le cannabis et la sécurité routière; mais ce sont aussi les grands choix scientifiques et technologiques qui engageront l'avenir.

Science et développement. – Des critiques de plus en plus nombreuses s'en prennent à la notion générale de «développement». Même amendé en développement durable, celui-ci ignorerait ce qui n'est ni mesurable, ni calculable (par exemple la qualité de la vie), et feindrait de ne pas voir que la croissance technico-économique produit aussi du sous-développement moral et psychique. Les arguments invoqués ne proviennent pas seulement des cercles écologistes, ils s'appuient également sur le fait que les promesses formulées par les scientifiques de la fin du xix^e siècle n'ont pas été tenues (mais la science n'en est pas responsable, puisqu'elle-même ne nous a jamais rien promis): l'embrayage entre progrès scientifique et progrès général ne fonctionne pas aussi bien que ce qui était attendu. Que nous disait Descartes? Que nous allions nous rendre méthodiquement, techniquement, seigneurs et maîtres de la nature pour soulager le sort des hommes et rendre leur vie plus agréable. Or, aujourd'hui, comme Milan Kundera l'a fort bien noté, «le maître et possesseur de la nature se rend compte qu'il ne possède rien et n'est maître ni de la nature (celle-ci se retire peu à peu de la planète), ni de l'histoire (elle lui échappe), ni de soi-même⁴ ».

La croyance dans l'automaticité des bénéfices du développement a été battue en brèche, au point de changer notre rapport à l'histoire. Pour nos grands-parents, les ruines de l'histoire – cadavres, champs de bataille, villes démolies – ne niaient pas la «bonté» essentielle du processus historique. Les échafauds, les despotismes et les guerres étaient le prix du progrès, le tribut sanglant qu'il fallait sacrifier au dieu de l'histoire. Mais aujourd'hui, nous ne considérons plus l'histoire comme l'accomplissement tortueux de la raison.

Le «problème» de la technique. – Dans *Dépassement de la métaphysique*, Heidegger a élaboré une critique de la domination technicienne qui eut un succès et un écho considérables auprès des philosophes, mais aussi dans presque tous les milieux, littéraires et journalistiques notamment. Elle influe donc sur l'air du temps et, à ce titre, il est important de la comprendre.

Que nous explique Heidegger? Qu'en quelque sorte, nous nous sommes «pris les pieds dans le tapis»: nous avons hérité de Descartes autant que nous l'avons trahi. Pour Descartes, le projet d'une maîtrise scientifique de la nature doit être guidé par une visée émancipatrice, au sens où sa réalisation doit rester soumise à certaines finalités. S'il s'agit de dominer l'univers, ce n'est point par pure fascination de notre propre puissance, mais pour parvenir à ces objectifs que sont la liberté et le bonheur. Et c'est par rapport à ces fins que le développement des sciences apparaît comme le vecteur d'un autre progrès: celui de la civilisation. La volonté de maîtrise s'articule donc à des objectifs *extérieurs* à elle, et, en ce sens, elle ne peut se réduire à une pure raison instrumentale qui ne prendrait en considération que les moyens.

Mais, aujourd'hui, la volonté de maîtrise a cessé d'être volonté de *quelque chose* pour devenir «volonté de volonté»: elle devient maîtrise de la maîtrise, force brute pour la force brute. Elle cesse donc d'être assujettie, comme elle l'était encore dans l'idéal des Lumières, à des finalités extérieures.

⁴ Milan Kundera, *L'Art du roman*, Gallimard, 1986, p. 182.

La réflexion sur les fins a peu à peu décliné au profit d'une préoccupation exclusive des moyens. Dans le monde technicien, seul compte le rendement, quels que soient les objectifs; plus exactement: le seul objectif, pour autant qu'il en reste un, est celui de l'intensification des moyens comme tels. Aujourd'hui, il faut, quoi qu'il advienne, quoi qu'il puisse en coûter, développer pour développer, innover pour innover, progresser pour ne pas périr, personne n'étant plus capable de dire si le développement en tant que tel procure aux hommes davantage de bonheur et de liberté.

Voué à la seule technique, le monde a tendance à ressembler à un gyroscope qui doit tourner pour ne pas tomber, indépendamment de tout projet, car nulle vision globale n'est plus requise pour l'animer; il se *définalise* en quelque sorte. De là le sentiment, aujourd'hui largement partagé, que le cours du monde nous échappe, qu'il échappe même, à dire vrai, à nos représentants, voire aux leaders économiques et scientifiques eux-mêmes. Nous aurions été comme dépossédés de notre propre devenir.

Science et vérité. – Une autre critique contemporaine de la science reprend implicitement certains arguments de Nietzsche: sous couvert de triomphe de la raison et en vue du bonheur de l'humanité, les sciences ne feraient que reconduire les vieilles «volontés de croyance», mais sous un masque qui dissimule la nouvelle idole. Elles continueraient en effet de porter en elles une illusion métaphysique, celle du dévoilement complet de l'Être: «Il existe un fantasme profond, écrit Nietzsche, qui vient au monde, pour la première fois, dans la personne de Socrate: la croyance inébranlable que la pensée, en suivant le fil conducteur de la causalité, peut atteindre jusqu'aux abîmes les plus lointains de l'être et qu'elle est à même non seulement de connaître l'être, mais encore de le *corriger*. Cette sublime puissance d'illusion métaphysique est attachée à la science comme un instinct⁵.»

A en croire la plupart des scientifiques, l'objectif principal qu'ils visent lorsqu'ils mènent leurs recherches serait en effet de «découvrir la vérité», d'obtenir une représentation adéquate du monde tel qu'il est en lui-même. Le physicien Brian Greene, par exemple, déclare attendre de la théorie des supercordes, actuellement en construction et censée unifier les quatre forces de la nature, qu'elle «dévoile le mystère des vérités les plus fondamentales de notre Univers⁶».

Mais le lien entre science et vérité est-il exclusif? La science aurait-elle le monopole absolu du «vrai»? Serait-elle la seule activité humaine qui soit indépendante de nos affects, de notre culture, du caractère contextuel de nos systèmes de pensée?

Aux antipodes du discours positiviste qui avance que la science est seule apte à dire la vérité du monde, certains sociologues des sciences considèrent que la vérité est surtout un mot creux. À ce titre, elle ne saurait être considérée comme une norme de l'enquête scientifique, ou comme le but ultime des recherches. Ces «vériphobes» refusent en effet de penser qu'il existe quelque démarche de connaissance qui serait en contact plus étroit avec le monde, qui lui serait mieux ajustée que n'importe quelle autre. Certains avancent, par exemple, que la physique ne se développe qu'en fonction d'intérêts sociologiques. Selon eux, si l'on désire vraiment expliquer la manière dont les scientifiques construisent leurs connaissances, il convient, d'une part de mettre en évidence les déterminismes sociaux, d'autre part d'étudier toutes les théories de manière équivalente, «symétrique» – que

⁵ F. Nietzsche, *La Naissance de la tragédie*. Certains ouvrages rédigés par des scientifiques laissent accroire que la science continue d'aller de pair avec l'optimisme dénoncé par Nietzsche. C'est le cas, notamment, du dernier livre de Stephen Hawking, *Une Belle histoire du temps*, Flammarion, 2004. L'auteur conclut sa présentation des dernières avancées de la physique par ces mots: «Si nous parvenons vraiment à découvrir une théorie unificatrice, elle devrait avec le temps être compréhensible par tout le monde dans ses grands principes, et pas seulement par une poignée de scientifiques. Philosophes, scientifiques et personnes ordinaires, tous seront capables de prendre part à la discussion sur le pourquoi de notre existence et de notre univers. Et si nous trouvions un jour la réponse, ce serait le triomphe de la raison humaine – qui nous permettrait alors de connaître la pensée de Dieu.» La pensée de Dieu? Bigre!

⁶ Brian Greene, *L'Univers élégant*, trad. fr., Robert Laffont, 2003, p.37.

celles-ci soient considérées comme « vraies » ou comme « fausses » par les scientifiques. Car les théories tenues pour « vraies » ou pour « fausses » le sont non pas en raison de leur adéquation ou inadéquation avec des faits bruts, mais en fonction d'intérêts purement sociologiques. De là à considérer que les théories scientifiques ne sont que de simples « conventions sociales » établies par la communauté des chercheurs, il n'y a qu'un pas, que des auteurs comme Steven Shapin et Simon Schaffer n'hésitent pas à franchir: «En reconnaissant le caractère conventionnel et artificiel de nos connaissances, écrivent-ils, nous ne pouvons faire autrement que de réaliser que c'est nous-mêmes, et non la réalité, qui sommes à l'origine de ce que nous savons⁷. » Autrement dit, le contenu de la connaissance serait créé de toutes pièces par les scientifiques.

Ces thèses dites «relativistes» ont aujourd'hui un impact très fort, notamment dans les milieux étudiants. Même si leur diffusion s'accompagne de contresens et de malentendus, elles alimentent le scepticisme général et servent de socle à des critiques de plus en plus vives adressées aux professionnels de la recherche: «Votre science dit-elle réellement le vrai? Comment osez-vous prétendre qu'elle se réfère à la rationalité alors que les jugements esthétiques, les préjugés métaphysiques et des désirs subjectifs imprègnent sinon sa démarche tout entière, du moins certaines de ses phases? Votre légitimité incontestée est-elle fondée sur autre chose que sur des effets de pouvoir? Les mythes, que vous méprisez, ne disent-ils pas eux aussi une part de la vérité?»

Le point remarquable est que le relativisme bénéficie, sous toutes ses formes, d'une sympathie intellectuelle quasi spontanée. Pourquoi séduit-il tant ceux qui s'interrogent sur la portée des discours de la science? Sans doute parce que (abusivement?), interprété comme une remise en cause des prétentions de cette dernière, il semble nourrir un soupçon qui se généralise, celui de l'imposture: «Finalement, en science comme ailleurs, tout est relatif.»

Science et universalité. – La science permet sans conteste de tenir sur le monde un discours universel. Mais cet universel qu'exhibe la science est-il complet? Croire cela serait oublier la façon dont la science moderne s'est construite, notamment depuis Galilée: elle n'est devenue puissante qu'à partir du moment où elle a accepté de limiter ses ambitions. Par exemple, la physique ne s'intéresse pas à toutes les questions, seulement à celles auxquelles sa démarche est applicable. Plus généralement, les sciences ne s'intéressent qu'aux questions... de science. Du coup, l'universel qu'elles exhibent reste incomplet, au sens où il n'aide guère à penser les questions qui restent en dehors du champ scientifique. Par exemple, il ne permet pas de mieux penser le sens de la vie, l'amour, la liberté, la justice, les valeurs. Le constat de cette limitation est peut-être même l'une des raisons principales de la baisse de notre enthousiasme collectif à l'égard de la science: «Comprenez bien, explique-t-on aux scientifiques, que les questions relatives à nos valeurs sont celles qui nous importent le plus, en tout cas bien plus que la litanie des grandes lois de la physique, car c'est autour d'elles que nous construisons nos aspirations, nos actes, nos projets. Dès lors, si votre science ne nous aide pas à éclairer notre humanité, si elle est incapable de nous fournir les références dont nous avons besoin, si elle découvre le vrai mais sans pouvoir lui trouver un sens, ne soyez pas surpris si nous n'entrons pas en communion avec votre communauté.»

La puissance même de la rationalité scientifique et l'impact des technosciences sur les modes de vie provoquent des réactions de résistance: le désir de réaffirmer son autonomie face à un processus qui nous échappe; l'envie de défendre des idéaux alternatifs contre la menace d'un modèle unique de compréhension ou de développement; la volonté de rendre sa transparence au débat démocratique quand la complexité des problèmes tend à le confisquer au profit des seuls experts.

Toute la question est évidemment de faire droit à cette demande sans tomber dans l'irrationalisme, la confusion ou la paralysie.

⁷ S. Shapin, S. Schaffer, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, trad. fr., La Découverte, 1993, p. 344.

Deux signes des temps résument la nouvelle donne. D'une part, à mesure que les controverses s'intensifient, les comités « Science et Société » se multiplient : les sciences humaines et la réflexion morale sont de plus en plus sollicitées pour appuyer le développement des nouvelles technologies ou en prévenir les effets potentiellement pervers. D'autre part, les étudiants, dans presque tous les pays développés, s'engagent de moins en moins dans les carrières scientifiques⁸. Il y aurait comme une panne de la *libido sciendi* chez les jeunes générations. On constate, notamment, qu'une fraction croissante des têtes de classe de la fin du secondaire tourne le dos aux études scientifiques universitaires. Cette désaffection, si elle avait vocation à durer, pourrait mettre en péril le rayonnement et la crédibilité des laboratoires de recherche, ainsi que la compétitivité des entreprises – sans parler de la pénurie d'enseignants qualifiés. A certains égards, et toutes proportions gardées, la situation actuelle de la science se rapproche de celle de l'Armée française avant la Seconde Guerre mondiale, avec les meilleurs élèves de Saint-Cyr qui se destinaient à l'intendance.

Qu'est-ce qui agit en profondeur, à la source de ces deux tendances? Difficile de dire. De multiples causes s'enchevêtrent sans doute. Restent que les nouvelles questions qui sont aujourd'hui posées à la science «travaillent» certainement notre pensée collective et contribuent en sourdine à formater nos réflexes. Si l'on veut qu'un jour la science devienne citoyenne, il faudra tenter d'y répondre avec pertinence: la «pensée calculante» qui est aux commandes des techno-sciences, qui ne s'applique qu'à des objectifs précis, qui ne vise que des buts déterminés, devra alors céder le pas, au moins provisoirement, à une «pensée méditante», à la poursuite du sens de nos actions et de nos projets.

Etienne Klein

⁸ A l'issue d'une grande enquête, l'OCDE a publié en 2005 un rapport très complet sur ce sujet (*Declining Enrolment in S&T Studies. Is it real? What are the causes? What can be done ?* OCDE, 2005). La baisse d'intérêt des jeunes pour les études et les carrières scientifiques concerne tous les pays développés (mais pas les pays émergents). Elle frappe particulièrement les disciplines classiques, telles la physique, la chimie et les mathématiques.

Revue des revues, sélection d'octobre 2006

Étienne KLEIN: «Les nouvelles questions posées à la science»
article publié initialement dans *Études*, juin 2006.

Traducteurs:

Anglais: Sarah Sugihara
Arabe: DrEzzat Amer
Chinois: Yan Suwei
Espagnol: Mónica Mansour
Russe: Ekaterina Belavina

Droits:

© *Études* pour la version française
©Sarah Sugihara/Bureau du livre de New York pour la version anglaise
©DrEzzat Amer/Centre français de culture et de coopération duCaire – Département de traduction et d'interprétation pour la version arabe
©Yan Suwei/Centre culturel français de Pékin pour la version chinoise
©Mónica Mansour/Institut français d'Amérique latine pour la version espagnole
©Ekaterina Belavina /Centre culturel français de Moscou pour la version russe